

Extrait des

MÉLANGES
DE L'ÉCOLE
FRANÇAISE
DE ROME

ITALIE ET
MÉDITERRANÉE

MEFRIM TOME 107 – 1995 – 2

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

ITALIE ET MÉDITERRANÉE

TOME 107 – 1995 – 2

SOMMAIRE

- I. *L'esempio e le sue vicende nella storia dell'educazione : punti di vista a confronto. Introduzione*, par Egle BECCHI p. 413-417
- II. *Esempi di esempi : note sulla pedagogia della bambina*, par Egle BECCHI » 419-432
- III. *L'esempio tra pedagogia e psicologia : modeling, tutoring, scaffolding*, par Anna BONDIOLI » 433-457
- IV. *L'exemple est-il l'objet de la linguistique?*, par Sophie FISHER » 459-471
- V. *Des écritures exemplaires : l'art du maître écrivain en France entre XVI^e et XVIII^e siècle*, par Jean HÉBRARD » 473-523
- VI. *L'exemplum chez Érasme : théorie et pratique*, par Franz BIERLAIRE » 525-549
- VII. *Educare ad essere esempio : la parola e l'immagine parentica nella formazione dei Borboni di Francia*, par Monica FERRARI » 551-574
- VIII. *Du Collège romain à La Flèche : problèmes et enjeux de la diffusion des mathématiques dans les collèges jésuites (1580-1620)*, par Antonella ROMANO » 575-627

Résumés des articles en fin de volume.

FRANZ BIERLAIRE

L'EXEMPLUM CHEZ ÉRASME : THÉORIE ET PRATIQUE

S'agissant de l'exemple, choisir le terme latin, de préférence au mot français, n'est qu'une façon commode de limiter un sujet immense. Cet article sur la théorie et la pratique de l'*exemplum* constitue une contribution à la vaste étude qui reste à faire sur l'exemple chez Érasme, une étude qui nécessiterait la lecture intégrale d'une œuvre aux dimensions d'une bibliothèque, avec une attention toute particulière pour certains ouvrages comme le *De pueris statim ac liberaliter instituendis* ou le *Ciceronianus*, s'il faut indiquer quelques pistes.

Plus modestement, il ne sera question ici que de l'*exemplum*, procédé dont l'humaniste traite longuement dans un manuel de stylistique destiné à l'école de Saint-Paul à Londres, le *De duplici copia verborum ac rerum*¹, mais aussi dans deux autres ouvrages, l'un sur l'art d'écrire les lettres, le *De conscribendis epistolis*², l'autre sur l'éloquence de la chaire, intitulé *Ecclesiastes sive de ratione concionandi*³. L'étude de ces développements, en particulier celui du *De copia*⁴, me conduira à évoquer plusieurs ouvrages complémentaires, où l'*exemplum* tel que l'entend Érasme tient une place importante. Je terminerai par quelques considérations sur la pratique de l'*exemplum* chez Érasme, à partir de textes dont le genre me semble propice à l'emploi de ce procédé.

La source principale de l'exposé du *De copia* est le chapitre 11 du livre V de l'*Institution oratoire*, dont la matière a été redistribuée, en fonction de l'objectif poursuivi par Érasme dans cette partie de son ouvrage :

¹ Paris, juillet 1512; 2^e éd. : Strasbourg, décembre 1514. Voir *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami* (Amsterdam, depuis 1969 = ASD), t. I-6, p. 232-269.

² Bâle, août 1522. Voir ASD, t. I-2, p. 329-340.

³ Bâle, août 1535. Voir ASD, t. V-4, p. 417-420; t. V-5, p. 155-160.

⁴ Ma présentation s'inspire très largement de l'analyse faite de l'ouvrage par J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, Paris, 1981, p. 745-752.

fournir une méthode de plus (la onzième) pour enrichir le discours. Si l'*exemplum*, qui est le «rappel, utile pour persuader, d'une action réelle ou présentée comme telle»⁵, constitue la principale ressource s'offrant à l'orateur en quête d'arguments, il tient, en effet, également le premier rôle pour acquérir l'abondance (*copia*), «qu'il s'agisse de convaincre, d'émouvoir ou de charmer»⁶. Contrairement à Quintilien, Érasme n'est intéressé que par cet aspect-là de l'*exemplum* et il va surtout s'attacher à montrer comment varier les *exempla* et les divers autres procédés qu'il y rattache : *Hoc autem genus complectitur et fabulam, et apologum, proverbium, iudicia, parabolam seu collationem, imaginem, et analogiam. Praeterea si qua sunt similia.*

De nombreux facteurs concourent à la variété : la nature même des *exempla* (choses faites ou dites dans le passé, coutumes de différents peuples), leur origine (historiens, poètes comiques, tragiques, satyriques, épiques ou bucoliques, philosophes de toutes les écoles, théologiens, livres saints), les différences entre les peuples et leurs institutions (Romains, Grecs, c'est-à-dire Spartiates, Crétois ou Athéniens, Africains, Juifs, Espagnols, Français, Anglais, Allemands), l'époque des événements rapportés (cela va de la haute Antiquité au passé le plus récent), leur genre même (actions accomplies par des militaires ou par des civils, exemples de clémence, de bravoure, de sagesse, etc.) et enfin la condition des personnages (princes, juges, parents, serviteurs, pauvres, riches, femmes, jeunes filles, enfants). Aussi Érasme invite-t-il ses lecteurs à exploiter les sources les plus diverses : écrivains grecs et latins, chroniques en langue vulgaire (*ex barbaris annalibus*) et même traditions orales (*e vulgi rumoribus*)⁷.

La variété peut également être obtenue par différentes méthodes : Érasme montre comment grandir un *exemplum* par l'éloge – bref ou long, mais toujours approprié – de la source, qu'il s'agisse d'un auteur (Plutarque), d'un personnage historique (Attilius Regulus) ou d'une nation (Sparte), comment enrichir un *exemplum* en le contant plus en détail, avec davantage d'ornements oratoires, «pour retenir l'auditeur par quelque amorce de volupté» (les pérégrinations de Solon)⁸.

⁵ Cfr *De conscribendis epistolis*, ASD, t. I-2, p. 333, l. 1-2 : «Quanquam autem appellatione propria id demum exemplum dicimus, quum res gesta aut perinde ut gesta exhortandi causa proponitur...».

⁶ Cfr *Ecclesiastes*, ASD, t. V-5, p. 155 : «Exempla magnam habere vim, et ad persuadendum, et ad inflammandos animos æmulatione virtutis» et *De conscribendis epistolis*, ASD, t. I-2, p. 329 : «Iam nulla perinde re ad virtutem inflammescimus, ut eorum quos admiramur exemplis, maximeque illustribus, pervejustis ac domesticis».

⁷ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 232.

⁸ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 232-234.

Les *exempla* fictifs (*fabulosa*), dont devra toutefois s'abstenir le prédicateur⁹, peuvent également être enrichis ou resserrés, selon ce que conseillera le sujet et la convenance (*res ac decorum*). «Ceux que l'on ne peut vraiment pas croire [...], il conviendra de les introduire en disant que ces histoires n'ont pas été inventées sans raison par des anciens, qui étaient des hommes très sages, et que ce n'est pas par hasard qu'elles sont célébrées par le consentement de tous depuis tant de siècles; l'on pourra ensuite les interpréter.» Érasme s'inspire ici de ce que Quintilien écrit des *exempla* tirés *ex poeticis fabulis*¹⁰, mais il n'emprunte à personne les interprétations qu'il propose de quelques-unes de ces fables, notamment celle des Géants et celle de Tantale. Tous les mythes rapportés par les poètes antiques contiennent une allégorie cachée, qui peut être historique (le combat d'Hercule contre Acheloos à deux cornes), théologique (Protée prenant toutes les formes, Pallas née du cerveau de Jupiter), physique (Phaéton), morale (Circé), à moins qu'elle ne mélange les genres. Érasme énumère une longue série d'*exempla fabulosa* dont l'interprétation morale ne pose aucune difficulté, en particulier si l'on se réfère à Eustathe, le commentateur (*enarrator*) d'Homère. Il évoque ensuite les aventures ou attitudes divines calquées sur celles des hommes et inventées exprès par les poètes, les épisodes légendaires plutôt que fabuleux, dont certains, en particulier chez Virgile et surtout chez Lucain, sont des récits d'événements historiques, les abstractions personnifiées et les personnages de la Comédie. Il conclut cette longue digression¹¹ en rappelant, après Quintilien, que les animaux et même les choses inanimées peuvent aussi fournir des *exempla* : l'activité des fourmis, l'organisation des abeilles, la sollicitude des cigogneaux envers leurs parents, l'amour de l'ânesse pour ses ânon, la reconnaissance du lion soigné par Androcle, etc.¹²

Cette remarque l'amène tout naturellement au troisième moyen à mettre en œuvre pour dilater les *exempla*, qu'ils soient inventés (*fabulosa*) ou réels (*historica*) et qui consiste à montrer de façon détaillée la relation de ressemblance, de dissemblance ou d'opposition ou bien d'égalité, d'infériorité ou de supériorité entre le personnage ou la situation dont on parle et l'*exemplum*. Chacune de ces comparaisons est illustrée par une citation de

⁹ *Ecclesiastes*, ASD, t. V-5, p. 158 : «dumtaxat apud promiscuam multitudinem».

¹⁰ Cfr *De conscribendis epistolis*, ASD, t. I-2, p. 336-337.

¹¹ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 234-240. Voir J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 746-747.

¹² Voir aussi *Ecclesiastes*, ASD, t. V-5, p. 156.

Cicéron ou de Virgile fournie par Quintilien, mais Érasme invente lui-même la *contentio* la plus longuement développée, celle qui oppose point par point (*plures circumstancias*) à l'homme auquel il est censé s'adresser, inconsolable d'avoir perdu son fils, l'exemple de femmes païennes qui ont supporté courageusement la mort de plusieurs enfants¹³.

L'examen des procédés apparentés à l'*exemplum* commence par la comparaison ou parabole que «seul un esprit pointilleux distinguera de l'*exemplum* en disant que l'exemple est un fait historique certain, la parabole une comparaison tirée des phénomènes habituels ou de ce qui accompagne naturellement ou fortuitement les phénomènes : – ainsi Attilius Regulus revenant chez les ennemis est un exemple de respect scrupuleux de la parole donnée, mais un navire selon l'allure des vents hissant ou serrant les voiles, les faisant obliquer d'un côté ou de l'autre, est une parabole qui enseigne au sage qu'il faut céder aux circonstances et s'adapter à la situation présente»¹⁴. Érasme donnera un autre exemple dans l'*Ecclesiastes* : «Comme un cheval que l'on exerce peu à peu devient capable d'effectuer des travaux de plus en plus durs, le corps d'un homme qui s'entraîne à supporter des charges de plus en plus lourdes portera des choses qu'un autre homme n'oserait même pas toucher, c'est une parabole; Milon de Crotone, qui chaque jour s'était entraîné à porter un veau sur une distance de plusieurs stades, le porta facilement sur la même distance lorsqu'il fut devenu taureau, c'est un exemple»¹⁵. De la même manière que l'*exemplum* proprement dit, la parabole peut être, soit indiquée d'un mot («Tu ne comprends pas que tu dois tourner les voiles?»), soit dilatée. Érasme complète les exemples cités par Quintilien par un extrait de saint Jérôme et par plusieurs échantillons personnels¹⁶.

Autre procédé voisin de l'*exemplum*, l'image, qui est une brève comparaison; elle sert moins à prouver qu'à peindre (*ad evidentiam*) et à donner au discours de la gravité ou de l'agrément, alors que les *exempla* et les similitudes ont force d'argument, surtout, insiste Érasme, quand sur eux se fonde le raisonnement inductif (*inductio*) qui, d'un ou plusieurs exemples, tire une règle générale, procédé constamment utilisé par le Socrate de Platon¹⁷.

¹³ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 240-244. Voir J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 747-748.

¹⁴ Nous reproduisons la traduction donnée par J. CHOMARAT, dans *Érasme. Œuvres choisies*, Paris, 1991, p. 249.

¹⁵ *Ecclesiastes*, ASD, t. V-4, p. 417.

¹⁶ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 244-246.

¹⁷ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 246-248.

Le troisième procédé présenté par Érasme consiste à mettre un personnage en parallèle avec un autre, pour en faire l'éloge ou le blâme (*laudandi vituperandive gratia*)¹⁸. Par exemple, si l'on rapproche Maximilien Ier de l'empereur Marc Aurèle Antonin ou – ce qu'il a fait lui-même – le pape Jules II de Jules César¹⁹.

Au genre de l'*exemplum*, Érasme rattache également les *iudicia*, c'est-à-dire « les pensées (*sententiae*) d'écrivains illustres, de peuples, de sages ou de citoyens célèbres »; on les trouve chez les poètes, les historiens, les philosophes, dans les Saintes Écritures; on peut en faire provision dans l'anthologie de Stobée et les *Apophtegmes* de Plutarque ou « dits des hommes illustres ». Dans la même rubrique, Érasme range les proverbes, qu'ils soient tirés des auteurs ou de l'usage courant, car « je ne vois pas, dit-il, en quoi les traditions des peuples (*publica gentium instituta*) diffèrent des *exempla* » : « Si je veux recommander au juge la clémence, ne tirerai-je aucun parti du fait que la très sage cité des Athéniens la considérerait non comme un sentiment, mais comme une puissance divine? ». Ici encore, Érasme suit Quintilien (V, 11, 37 et 38). De même lorsqu'il classe les réponses d'oracle dans la variété des *iudicia*, avec le même exemple (Socrate) que l'auteur ancien. Il arrive toutefois à l'humaniste de se démarquer de l'*Institution oratoire*, notamment en n'indiquant pas d'emblée – mais il le fera dans l'*Ecclesiastes*²⁰ – le trait commun à ces diverses sortes d'arguments, qui tous font appel à l'autorité, préférant sans doute laisser à ses lecteurs le soin de dégager cette notion d'*auctoritas*, ou lorsqu'il passe des *iudicia* aux *sententiae* par une transition assez artificielle qui joue sur la différence entre les pensées tirées des auteurs et celles fabriquées par l'orateur de façon appropriée au sujet qu'il est en train de traiter. Ainsi entendue comme maxime, la *sententia* pourra être introduite dans toutes les parties du discours et elle servira non seulement dans la démonstration, mais aussi dans la narration, dans les passages qui visent à émouvoir et dans les transitions. Comme le fait fort justement remarquer Jacques Chomar, si Érasme rapproche deux développements de Quintilien fort distants chez cet auteur (livres V et VIII), c'est que « le fil directeur chez lui est

¹⁸ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 248.

¹⁹ Dans ses *Paraphrases* (Marc, 11, 8), c'est le Christ qu'Érasme oppose à ce pape honni, signale J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. I, p. 627-628.

²⁰ *Ecclesiastes*, ASD, t. V-5, p. 156 : « Cum primis autem ea movent, quae ducuntur ab iis, quorum est irrefutabilis auctoritas, quae sic summa est in Christo, ut pene sit sola... ».

l'idée d'abondance qui domine ou plutôt prend en quelque sorte en écharpe les différentes parties de la rhétorique»²¹.

Parmi les autres procédés d'enrichissement voisins de l'*exemplum*, plus précisément de l'*exemplum fabulosum*, Érasme réserve une place de choix à l'apologue qui charme plus vivement et persuade plus efficacement encore que l'*exemplum*, parce qu'il met en quelque sorte la vérité devant nos yeux (*quia verum veluti ponunt ante oculos*). S'il fait grand cas des fables attribuées à Ésope, l'humaniste considère que «chacun est libre de forger des matériaux de cette sorte, mais que, pour inventer quelque chose d'approprié, il faut savoir faire preuve d'imagination et surtout avoir une très bonne connaissance des animaux et de leur nature». On peut se contenter de mentionner l'apologue : qui n'a pas entendu parler du coq, de l'aigle ou de la corneille d'Ésope? Si la fable est moins connue, on peut la dilater en la recommandant par un paragraphe introductif faisant l'éloge de l'auteur ou du genre, comme le fait Aulu-Gelle à propos de l'alouette, ou par la description détaillée des animaux mis en scène. On n'hésitera pas à exploiter les récits des poètes et ceux des historiens, ainsi que les légendes relatives à des animaux extraordinaires comme le Bucéphale d'Alexandre. Enfin, on donnera à l'apologue un tour plaisant en prêtant aux animaux un langage conforme au caractère des personnages qu'ils représentent, comme le fait Horace en mettant en scène le rat des villes et le rat des champs²².

Autre variété proche de l'*exemplum fabulosum* : les *somnia*. Ainsi *Le Songe* de Lucien ou des rêves présentés comme des expériences réellement vécues, pour encourager ou pour détourner, par exemple le fameux rêve de saint Jérôme. Jacques Chomarat note que c'est la première fois, à sa connaissance, que ce rêve célèbre est présenté comme un artifice littéraire et il signale un bel exemple de rêve fictif et édifiant dans une lettre d'Érasme²³. Il y en a un autre dans les *Colloques*, où un des personnages de l'*Apothéose de Capnion* raconte longuement le doux rêve matinal fait, non pas par lui, mais par un franciscain qui a vu dans son sommeil Johann Reuchlin, le «phénix des érudits trilingues», monter au ciel en compagnie de saint Jérôme, cette double distance résolvant en l'escamotant le problème de la véracité et de la vraisemblance²⁴.

²¹ J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 749-750. Voir *De copia*, ASD, t. I-6, p. 248-254.

²² *De copia*, ASD, t. I-6, p. 254-256.

²³ J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 751.

²⁴ J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 878-879. Dans la traduction de ce colloque donnée par les auteurs – dont J. Chomarat – de l'*Érasme*

Si les narrations imaginaires de ce genre visent à persuader, elles doivent en effet respecter la vraisemblance, et Érasme égratigne au passage « ceux qui, faisant fond sur la crédulité du vulgaire, ont introduit dans les lettres chrétiennes, en les donnant pour très réels, certains prodiges miraculeux d'une totale stupidité ». En revanche, si la fiction vise seulement à faire rire, elle y parviendra d'autant mieux qu'elle sera invraisemblable, comme la plupart des récits de Lucien, l'*Âne d'or* d'Apulée et presque tous les sujets de la Comédie ancienne²⁵.

Un bref paragraphe consacré aux allégories théologiques conclut ce long exposé sur les *exempla* et les formes apparentées, principale ressource pour donner à un discours de l'abondance : *Atque haec ferme omnia ad exemplorum genus referuntur, in quibus sumus paulo diutius immorati, quod ex hoc potissimum mundo copiae suppellex depromatur* ²⁶.

Mais comment avoir à sa disposition un stock d'*exempla*, de paraboles, de proverbes, de sentences, d'apophtegmes, etc. à développer plus ou moins amplement pour étayer les propositions et atteindre ainsi la *copia rerum*²⁷? Par la lecture de tous les auteurs grecs et latins, par la mémoire et par la méthode. « Celui qui veut être considéré comme un érudit, prévient Érasme, doit tout lire, une fois au moins dans sa vie »²⁸ et, « comme l'abeille diligente, se poser sur toutes les fleurs, recueillant partout un peu de nectar à transporter dans sa ruche »²⁹. L'auteur du *De copia* explique longuement à ses lecteurs comment classer la matière brute (*supellex dicendi*) qu'ils auront pu extraire des œuvres de l'Antiquité; il s'y attardera aussi dans un ouvrage contemporain, le *De ratione studii*, qui est une méthode d'enseignement destinée aux professeurs. C'est en effet au maître qu'il revient de montrer « par quel jeu de similitudes, de contrastes, d'exemples, de parallèles, de sentences, de proverbes, de fables, d'apologues, chacune des parties peut être enrichie »³⁰. Mais c'est l'élève qui devra emmagasiner dans sa mémoire le fruit de ses lectures, puis le répartir dans son fichier. Ce fichier comportera des rubriques aussi nombreuses que possible (*quam*

de la collection « Bouquins » (Paris, 1992), une note précise que le rêve fait par le franciscain est « un songe du matin, plus véridique que les autres selon les théories du XVI^e siècle » (p. 269, n. 1).

²⁵ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 256-258.

²⁶ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 258.

²⁷ Ici encore, on renverra à J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 753-757.

²⁸ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 258.

²⁹ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 262.

³⁰ ÉRASME, *Le Plan des études (De ratione studii)*, trad. par J.-Cl. MARGOLIN, dans *Érasme* (coll. « Bouquins »), p. 458.

plurimos locos), tirées les unes des différents genres de vices et de vertus avec leurs subdivisions, les autres des «principaux aspects de la condition humaine (*quae sunt in rebus mortalium praecipua*), ceux qui se présentent le plus souvent quand on veut persuader». Érasme énumère les rubriques sous lesquelles pourront être répartis les *exempla* propres à frapper un auditoire ou un lecteur : grande longévité, verte vieillesse, jeunesse précocement sage, chance extraordinaire, mémoire exceptionnelle, brusque changement de situation, mort soudaine, volontaire, prodigieuse, accouchements surprenants, éloquence hors du commun, richesse extraordinaire, hommes illustres de basse naissance, finesse de l'esprit, vigueur physique extraordinaire, beauté insigne, esprit de premier ordre dans un corps difforme, etc., soulignant au passage la polyvalence de certains exemples historiques.

Choisissant la rubrique de l'inconstance ou de l'inégalité d'humeur, il montre l'extraordinaire variété des ressources dont peut disposer l'orateur. «D'abord, j'emprunterai aux fables des poètes Mercure, habitué à prendre des formes variées, en dieu rusé qu'il est, tantôt aux cieus, tantôt sous terre, tantôt chez les mortels et s'acquittant de diverses fonctions, tantôt jouant le rôle de Ganymède pour tendre les coupes à Jupiter, tantôt portant des messages, tantôt conduisant les âmes à Charon, tantôt prêtant main forte aux marchands et aux avocats, tantôt utilisant la cithare, tantôt la baguette, avec de plus un chapeau bicolore, enfin doté de divers surnoms. [...] Je prendrai le dieu Vertumne qui doit son nom à ce qu'il change souvent de forme. Je prendrai Protée qui se change miraculeusement en toutes sortes de choses.» Dans la mythologie, Érasme puise encore les exemples de Morphée, de Circé, de Kairos, de Rhamnonte, de Jupiter, de la Chimère, de Janus, de Bacchus, d'Ulysse et de «ce monstre disparate qu'imagine Horace dès l'entrée de son *Art poétique*». Il passe ensuite aux comparaisons tirées des sciences naturelles : les phases de la lune, les changements du ciel, les marées, l'Euripe, mais aussi le poulpe, le caméléon, la panthère et le léopard bigarré de taches aux couleurs chatoyantes, l'anguille glissante. «J'y joindrai l'humeur de l'enfance qui change d'une heure à l'autre. J'y mettrai aussi l'inconstance particulière de la femme, la foule docile à la moindre influence. En outre l'extraordinaire mobilité du vif-argent. Le roseau qui bouge facilement au moindre souffle. La légèreté des feuilles mortes, de la plume et des copeaux. La nature flexible et molle de la cire. L'incohérence des rêves, la mobilité de la roue. J'introduirai la plaque que l'on met à la plus haute cime des tours et des églises pour qu'en tournant elle indique la direction du vent. Et aussi la balance à deux plateaux qu'une légère poussée fait pencher d'un côté ou de l'autre [...]». Il emprunte aux récits historiques des exemples de peuples (Grecs,

Allobroges, Carthaginois, Scythes) ou d'individus inconstants et versatiles (Aristippe, Catilina, Hannibal). Il évoque quelques-uns des personnages changeants, irrésolus, déchirés de passions contraires présents dans les comédies, les tragédies et l'épopée. Il conclut par un apologue, celui du « paysan qui, à l'étonnement du satyre, soufflait tantôt le chaud, tantôt le froid », quelques proverbes et une série d'apophtegmes tirés de Salluste, d'Homère, d'Ovide, Horace, Plaute, Térence, Euripide. « On voit maintenant, je pense, conclut-il, quel abondant matériel de ce genre on peut rassembler à partir de tant d'écrivains. » La démonstration n'est toutefois pas terminée, car la rubrique de l'inconstance peut également être enrichie à l'aide d'*exempla* de constance, employés soit par ironie, soit par dissemblance, soit par comparaison. Érasme n'oublie pas de signaler que le sens d'un *exemplum* peut changer selon l'intention et le contexte, selon le moment particulier où on l'utilise et l'orientation qu'on lui donne. Ainsi, un *exemplum* d'inconstance peut être utilisé par éloge (pour souligner la faculté d'adaptation) et un *exemplum* de constance peut servir à critiquer (l'inertie d'un esprit lourd) : « Si tu fais l'éloge d'un homme toujours disponible, à l'esprit souple et agile, tu prendras dans la réserve de l'inconstance le poulpe qui change de couleur selon l'aspect du sol qui lui sert de fond. Tu prendras l'Euripe et tu diras que cette mer [entre l'Eubée et le continent] n'est pas aussi changeante que l'esprit de cet homme. Tu prendras la flamme qui ne sait pas s'immobiliser. Tu prendras le ciel qui change souvent de visage. Tu prendras le roseau qui s'incline dans le sens du vent. Tu diras que c'est le propre du sage de changer de pensée et de genre de vie selon les circonstances, selon le temps et le lieu. Les pierres engourdis et la terre sans âme seules ne bougent pas. D'ailleurs chez les animaux plus un être est élevé dans la hiérarchie, plus il est mobile. C'est pourquoi les anciens appelaient l'esprit de l'homme un souffle et une flamme. Au contraire les sots, les lents, les engourdis : des pierres et du plomb, choses auxquelles convient le plus le nom de constance »³¹.

Largement mises à contribution par Érasme, les comparaisons avec les phénomènes naturels et avec le monde animal peuvent être tirées des sources écrites, mais aussi de nos propres observations³². Dans le colloque *Amicitia*, qui est consacré aux mystérieuses attirances et répugnances entre les êtres vivants et même entre les objets inanimés, il démontre l'amour que les singes portent aux lapins, en rapportant, par la bouche de son per-

³¹ Ce long passage est traduit par J. CHOMARAT dans *Érasme. Œuvres choisies*, p. 250-256.

³² *De conscribendis epistolis*, ASD, t. I-2, p. 334 : « et ex autorum monumentis, et nostrapte observatione ».

sonnage, une scène dont il a été jadis le témoin et dont le héros est le singe de son ami Thomas More³³.

Quant aux comparaisons avec des humains, elles ne doivent venir ni d'un seul historien ni d'un seul peuple; elles peuvent même être tirées des récits faits par les navigateurs et les marchands d'aujourd'hui et qui sont «plus extraordinaires encore que ceux que l'on croit avoir été inventés par les anciens»³⁴. L'aubergiste du colloque intitulé *Les franciscains* illustre son propos par ce que lui ont raconté des clients «qui affirmaient avoir parcouru diverses contrées récemment découvertes et ne figurant pas sur les cartes des géographes anciens»³⁵.

Dans le *De conscribendis epistolis*, Érasme insiste sur le fait que lorsque l'on exhorte à l'aide d'un exemple ou d'une comparaison, il faut toujours «descendre du plus au moins», c'est-à-dire que, pour être efficace, comme le note Jacques Chomarat, le rapprochement doit toujours suggérer un «a fortiori». L'usage de l'*exemplum* ou de la comparaison destinés à exhorter repose toujours sur une hiérarchie de valeurs : animal-homme, féminin-masculin, barbare-romain, jeune-vieux, païen-chrétien, profane-sacré, etc.³⁶. Érasme reviendra sur le sujet dans l'*Ecclesiastes*, avec d'autres exemples : païen ou observateur des prescriptions de l'Ancien Testament-disciple de l'Évangile, laïc-prêtre ou moine, père de famille-prince, soldat-théologien³⁷... Dans plusieurs de ses *Colloques*, il exploite admirablement certains de ces *exempla imparia*, notamment dans le *Banquet religieux* où un long échange d'exemples illustrant la sainteté de vie, la soumission à la volonté de Dieu et la confiance en sa bonté dont firent preuve plusieurs païens, notamment Socrate (saint Socrate), amène, par contraste, une critique très dure des chrétiens qui négligent les dispositions intérieures «grâce auxquelles nous quittons cette terre avec la joie de l'esprit et l'espérance chrétienne»³⁸. De même dans le *Banquet frugal*, dont les personnages lancent des exemples de sagesse et d'amour du prochain fournis par des païens. Commentant ces mêmes apophtegmes dans la *Lingua*, Érasme s'écrie : «Les exemples de païens qui ont supporté avec beaucoup de modération la médisance des hommes sont innombrables, mais nous, que l'on

³³ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 706-707. On renverra à la traduction de Ph. WOLFF, *Érasme. Colloques*, t. II, p. 357-358, Paris, 1992.

³⁴ *De conscribendis epistolis*, ASD, t. I-2, p. 335.

³⁵ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 398.

³⁶ *De conscribendis epistolis*, ASD, t. I-2, p. 331. Voir J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 1023.

³⁷ *Ecclesiastes*, ASD, t. V-5, p. 156.

³⁸ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 255. Voir F. BIERLAIRE, *Érasme et ses Colloques : le livre d'une vie*, Genève, 1977, p. 55-56.

dit chrétiens, par quels coups, par quels blasphèmes ne répondons-nous pas à la moindre injure, au moindre petit mot dit un peu plus haut que les autres?»³⁹.

L'auteur du *De copia* se borne à montrer la méthode, mais il n'hésite pas, dans d'autres ouvrages, à mâcher la besogne aux «candidats à l'abondance», en mettant à leur disposition le miel de ses propres ruches.

S'il n'a pas composé un recueil d'*exempla*, il a d'abord complété la deuxième édition du *De copia* par des *Parabolaes sive similia* (décembre 1514), dont la partie inspirée des *physiologi* est la plus originale, l'observation faite par un naturaliste ancien lui fournissant souvent l'occasion de formuler une leçon de morale : «Comme on ne voit pas les cigognes quand elles arrivent, mais après leur arrivée, et qu'on n'observe pas leur départ mais qu'on le constate après coup, car leurs migrations se font de nuit et en secret, de même nul ne s'aperçoit que la jeunesse s'en va, mais qu'elle s'en est allée, et nous ne sentons pas venir la vieillesse, nous la voyons quand elle est venue»⁴⁰.

À partir de 1531, Érasme a ensuite rassemblé dans trois recueils successifs «ce que les Grecs appellent Apophtegmes, *hoc est, egregie dicta*», puisés surtout chez Plutarque, mais aussi chez d'autres auteurs. «Tout ce genre qui comprend les proverbes, les pensées (*sententiae*), les paroles et les actions remarquables est le mieux adapté aux princes, auxquels les affaires de l'État ne laissent pas le loisir de consacrer une grande partie de leur vie aux livres», écrit-il au duc Guillaume de Clèves dans une préface qui foisonne d'*exempla* permettant à l'auteur de convaincre son premier lecteur qu'«il est plus décent de jouer avec des bons mots de ce genre que de se complaire à des historiettes inconvenantes, grossières et obscènes» et même que, «s'il ne convient peut-être pas de mêler aux Saintes Écritures d'humaines plaisanteries, leur présence dans les sermons est plus excusable que ces histoires de vieilles femmes (*aniles fabulae*), empruntées à la lie du peuple, que certains prédicateurs ont l'habitude d'intercaler sans crier gare pour réveiller les dormeurs»⁴¹.

Est-il besoin de rappeler enfin qu'Érasme a consacré une grande partie de sa vie à collecter les *Adages* et que, bien souvent, il ne peut faire

³⁹ *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 164. Voir F. BIERLAIRE, *Érasme et ses Colloques...*, p. 105-106.

⁴⁰ *Parabolaes*, ASD, t. I-5, p. 290. Sur cet ouvrage, voir J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 782-803.

⁴¹ Cette préface est éditée par P. S. ALLEN, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, t. IX, p. 125-133 (n° 2431).

comprendre le sens d'un proverbe qu'en expliquant son origine, c'est-à-dire au moyen d'un *exemplum*. Celui de l'adage « Il a vaincu Hyperbole » (*Ultra Hyperbolum*) est tiré de la *Vie d'Alcibiade* de Plutarque; celui de l'adage « Le Supplice de Tantale » (*Tantali poenae*) est un *exemplum fabulosum* : *A fabula Tantali sumtum, quem Poetae fingunt*; de même celui de l'adage « Le sacrifice de Lindos », qui vient des *Institutiones christianae religionis* de Lactance (I, 21). Parfois, comme dans l'adage « Souffler le chaud et le froid », l'*exemplum* est un apologue, là celui du paysan et du satyre⁴². Mais il arrive aussi fréquemment que des *exempla* puisés dans un passé récent se mêlent à des *exempla* anciens. Ainsi, par exemple, dans l'adage « Le sort t'a remis une Sparte : fais-la resplendir », inscription qui, écrit Érasme, « devrait être gravée un peu partout dans les cours princières » : Charles le Téméraire, Charles VIII, Philippe le Beau, Louis XII et surtout Jacques IV d'Écosse sont appelés en renfort de Xercès, Cyrus et Alexandre le Grand pour démontrer que « ce n'est jamais heureux pour le pays quand le roi s'en éloigne, et ce l'est rarement pour lui-même », mais surtout que « rien n'est plus beau chez un prince que de donner, par sa sagesse, sa vertu, sa diligence, plus de lustre au royaume, quel qu'il soit, que la fortune lui a accordé »⁴³.

Avant de quitter les *Adages*, on signalera que c'est dans cet ouvrage, auquel il renvoie d'ailleurs ses lecteurs dans le *De copia*, qu'Érasme fournit la plus belle démonstration de la manière dont on peut traiter un *exemplum*. Évoquant, parmi les apologues, la fable de l'escarbot et de l'aigle, Érasme se contentait d'expliquer, dans le *De copia*, que l'on peut, par exemple, décrire un escarbot, montrer comment il naît des excréments et comment, dressé sur ses pattes de derrière, il pousse devant lui les boules de fiente, et d'autres choses du même genre. De même, on peut décrire l'aigle, le roi des oiseaux, qui porte les armes de Jupiter, n'est jamais frappé par la foudre, regarde fixement les rayons brûlants du soleil, s'élève d'un vol léger au-dessus des nuages. Dire ensuite tout ce qui peut contribuer à magnifier l'humilité des escarbots ou à glorifier la noblesse de l'aigle. Dans l'édition à laquelle il renvoie, le texte de l'adage *Scarabeus aquilam quaerit* n'est guère plus long que la fable d'Ésope, dont il n'est qu'une traduction libre. Dans l'édition de 1515, le proverbe passe de 32 à 846 lignes et se transforme en une satire burlesque des rois et des princes, « nos aigles ». On

⁴² *Adagia*, dans *Opera omnia* (éd. de Leyde, 1703-1706 = *LB*), t. II, col. 1017 C-D, 587 E-588 A, 559 E-560 B, 309 E-310 D. La première et la dernière de ces histoires sont dans la *Lingua*, *ASD*, t. IV-1A, p. 166 et p. 138-139. Voir *supra*, p. 9.

⁴³ Cet adage a été traduit par J. CHOMARAT, *Érasme. Œuvres choisies*, p. 389-398 et par J.-Cl. MARGOLIN, dans *Érasme*, (coll. « Bouquins »), p. 141-155.

pense bien sûr à la *Batrachomyomachie*, à laquelle Érasme ne manque pas de se référer; on admire surtout la prodigieuse érudition et l'extraordinaire virtuosité dont fait preuve l'humaniste. *L'escarbot à la poursuite de l'aigle* est un morceau de bravoure, un de ces adages « hors série » qui furent édités séparément, un texte dont Érasme ne perd jamais le fil, malgré de nombreuses digressions, et qui commence par une longue description des deux protagonistes (*mores, forma, indoles, ingenium*), qui occupe près de 600 lignes, dont 400 sont consacrées au « méchant », c'est-à-dire à l'aigle. Érasme ne nous laisse rien ignorer de l'étymologie du nom de l'aigle, de la tête, de la couleur, du cri, de la longévité, des plumes, des armes, de la façon de chasser et de tous les ennemis de cet oiseau de proie. Puis il passe à l'escarbot, dont il vante la force d'âme, la forme parfaite, la couleur, les titres de gloire et même les excréments dans lesquels il vit. Le récit de la vengeance de l'escarbot occupe les 200 dernières lignes et comporte une longue supplique adressée à l'aigle s'appêtant à manger le lièvre. Après avoir fait voir (*evidentia*), Érasme n'oublie pas de faire entendre (*sermocinatio*)⁴⁴.

Le pollen butiné par Érasme dans les jardins fleuris de la littérature ancienne est injecté à forte dose dans ses ouvrages plus personnels. Les *Colloques*, par exemple, fourmillent d'*exempla*, leur auteur tirant d'ailleurs une juste fierté de cette profusion de fables et d'histoires⁴⁵. S'il recourt volontiers à l'anecdote historique et à l'*exemplum* animalier, il exploite également toutes les potentialités de l'*exemplum fabulosum*, par exemple dans le colloque *L'Épicurien*⁴⁶ :

« HÉDONE. [...] Ils se trompent donc complètement, ceux qui répètent que le Christ était d'un caractère sombre et mélancolique et qu'il nous a conviés à un genre de vie morose. Au contraire il nous a montré l'existence la plus douce de toutes et la plus pleine de volupté véritable, sans aucune pierre de Tantale.

⁴⁴ *Adagia*, ASD, t. II-6, p. 395-424. On renverra à la traduction intégrale de J.-Cl. MARGOLIN, *Érasme*, (coll. « Bouquins »), p. 155-199. Voir F. BIERLAIRE, *Zoologie et rhétorique chez Érasme*, dans *Actes du colloque international Parole sacrée, parole profane... De la religion à l'éloquence* (Luxembourg, 1990), Luxembourg, 1991, p. 183-184.

⁴⁵ Dans son *De utilitate colloquiorum* : « Ut enim omittam tot serias sententias mediis iocis admixtas, tot fabulas, tot historias, tot rerum naturas dignas cognitu... » : voir *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 742.

⁴⁶ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 732. Trad. de Ph. WOLFF, *Érasme. Colloques*, t. II, p. 392-393.

SPUDÉE. Qu'est-ce que cette énigme?

HÉDONE. L'histoire peut-être te fera rire, mais elle a un sens moral.

SPUDÉE. Voyons cette plaisanterie sérieuse.

HÉDONE. Ceux qui se sont appliqués jadis à couvrir les préceptes de la philosophie du voile de la fable racontent qu'un certain Tantale avait été invité à la table des dieux, qu'ils représentent comme particulièrement somptueuse. Au moment où l'hôte faisait ses adieux, Jupiter, pensant qu'il appartenait à sa magnificence de ne pas laisser partir un convive sans présent, lui permit de demander ce qu'il voulait : son vœu, quel qu'il fût, serait exaucé. Or Tantale, assez stupide pour mesurer le bonheur humain au plaisir du ventre et de la bouche, voulut prendre place sa vie entière devant un tel repas. Tantale s'assied donc à une table pourvue de toutes sortes de délices; on lui apporte du nectar; il ne manque ni de roses ni de parfums capables de flatter des narines divines; l'échanson Ganymède, ou quelqu'un qui lui ressemble, lui sert à boire; les Muses l'entourent en chantant mélodieusement; le grotesque Silène danse et il y a également des bouffons : bref, tout ce qui peut charmer les sens se trouve là. Mais parmi ces douceurs Tantale restait triste et inquiet, il soupirait, ne riait pas, ne touchait pas aux plats.

SPUDÉE. Pourquoi cela?

HÉDONE. Parce que au-dessus de sa tête pendait, accroché à un crin, un énorme bloc de pierre qui menaçait de tomber.

SPUDÉE. J'aurais quitté la table.

HÉDONE. Mais le désir était devenu une obligation. En effet Jupiter n'est pas aussi clément que notre dieu, qui relève les mortels de leurs vœux imprudents, à condition qu'ils s'en repentent. D'ailleurs, même sans cela, le roc qui l'empêchait de manger le dissuadait aussi de se retirer, car il craignait, s'il bougeait, d'être aussitôt écrasé par sa chute.

SPUDÉE. L'anecdote est amusante.

HÉDONE. Écoute maintenant quelque chose qui l'est moins. Le commun des hommes cherche le bonheur dans les biens extérieurs, alors que seule la paix de l'âme le procure. En effet ceux que bourrelle le remords ont au-dessus de la tête une pierre bien plus lourde que n'avait Tantale. Pis, elle n'est pas suspendue comme l'autre, mais pèse sur leur esprit et l'écrase, et leur âme n'est pas la proie d'une crainte vaine quand elle s'attend d'heure en heure à être précipitée en enfer. Je te le demande, y a-t-il dans les choses humaines un plaisir assez grand pour égayer véritablement un individu accablé de la sorte?»

Bon nombre d'*exempla* figurant dans les *Colloques* sont ainsi fondus dans le dialogue, l'auditeur jouant un rôle presque aussi important que le

narrateur. Le colloque *Ichtyophagie*⁴⁷ nous fournit un autre cas d'*exemplum* à deux voix, proposé entre un *exemplum* avec insertion d'un discours direct et un *exemplum* sous forme de récit :

«LE BOUCHER. Il me revient en mémoire une anecdote qu'un dominicain avait jadis racontée devant un nombreux auditoire, pour adoucir par un récit agréable l'amertume de son sermon (il expliquait un Vendredi saint la mort du Seigneur). Une religieuse avait été forcée par un jeune homme. Le grossissement de son ventre attestant la chose, elle est accusée en présence de toute la communauté réunie sous la présidence de l'évêque. Il n'était pas question de nier, puisque la preuve était indubitable. Elle trouve alors une excuse dans les circonstances ou, si tu préfères, rejette la faute sur elles. "J'ai été prise par plus vigoureux que moi. – Cependant tu aurais pu au moins crier. – Je l'aurais fait, si au dortoir il n'était interdit de rompre le silence". Admettons que cette histoire soit un conte, il faut reconnaître qu'il arrive bien des choses plus déraisonnables encore. Maintenant je vais te rapporter un trait dont j'ai été le propre témoin. Je tairai le nom de l'intéressé et celui du monastère où s'est déroulée la scène. J'avais pour parent un prieur, adjoint à un abbé de l'ordre des bénédictins, et qui était du nombre de ceux qui ne consomment de viande qu'en dehors de l'endroit appelé chez eux grand réfectoire. Il passait pour savant et tenait à cette réputation; il avait à peu près cinquante ans. Lutter à qui boira le plus et chercher la gaieté dans le vin formaient l'essentiel de son activité quotidienne. Et tous les douze jours il se rendait aux bains publics, pour se purger les reins.

LE POISSONNIER. Ses moyens le lui permettaient?

LE BOUCHER. Il avait six cents florins de revenu annuel.

LE POISSONNIER. Enviable pauvreté!

LE BOUCHER. Le vin et les femmes l'avaient rendu phthisique. Les médecins désespérant de le sauver, l'abbé lui a commandé de manger de la viande, en ajoutant ce mot terrible : "sous peine de désobéissance". Malgré cela on a eu de la peine à lui en faire prendre sur son lit de mort, alors que pendant tant d'années il n'avait montré pour elle aucune répugnance, loin de là.

LE POISSONNIER. Ce prieur était digne d'un tel abbé. Au reste je devine de qui tu parles, car je me souviens d'avoir déjà entendu cette histoire.

LE BOUCHER. Dis-moi de qui il s'agit.

⁴⁷ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 524-525. Trad. de Ph. WOLFF, *Érasme. Colloques*, t. II, p. 119-121.

LE POISSONNIER. L'abbé n'est-il pas assez grand, gros et un peu bègue, le prieur de petite taille mais toujours très droit, avec un visage mince?

LE BOUCHER. Tu as deviné.

LE POISSONNIER. Pour te rendre la pareille, voici un épisode auquel j'ai non seulement assisté dernièrement, mais que j'ai en quelque sorte dirigé. Deux nonnes allaient en visite chez des parents à elles. Arrivées à destination, elles s'aperçoivent que leur serviteur a laissé par mégarde dans leur cellule le livre d'heures prescrit par la règle de l'ordre dont relevait le couvent. Dieu immortel, quel trouble alors ! Elles n'osaient manger sans avoir dit la prière du soir, et ne se seraient pas hasardées à recourir à un autre bréviaire que le leur. Cependant toute la maison mourait de faim. Bref, le domestique repart à cheval et, tard dans la soirée, apporte le livre oublié. On récite les prières, et nous dînons enfin à plus de dix heures.

LE BOUCHER. Jusqu'à présent, je ne vois rien là de blâmable.

LE POISSONNIER. Oui, car tu n'as entendu que la moitié de l'histoire. Au cours du souper, elles ont commencé à se dérider sous l'effet du vin; puis, une fois que les premiers rires ont éclaté, la salle s'est mise à retentir de plaisanteries impudiques, et personne ne se conduisait plus librement que ces deux vierges qui n'avaient pas voulu se mettre à table sans dire les prières selon la formule de leur ordre. Après le repas, jeux, chants et danses. La pudeur m'empêche de mentionner le reste, mais je crains qu'il ne se soit passé cette nuit-là des choses peu virginales, à en juger par les jeux lascifs, les invites et les baisers qui y préludaient.

LE BOUCHER. J'impute cette perversion du jugement moins aux religieuses qu'aux prêtres chargés de les gouverner. Mais tiens, je vais te payer ton récit par un autre récit, celui d'un événement que j'ai vu personnellement...»

Ce festival d'*exempla* – car l'échange se poursuit – est digne de figurer dans un recueil à l'usage des prédicateurs. Érasme rapporte d'ailleurs la première anecdote dans l'*Ecclesiastes*, en précisant qu'il assistait au sermon : *Puer audivi quendam Dominicanum...* On sait toutefois que cette histoire, qui permet à Érasme de faire le procès de la lettre et de l'esprit, circulait depuis 1505 dans des recueils de farces imprimés; elle sera reprise par Rabelais (*Tiers Livre*, XIX) qui donne à la nonne surprise le nom évocateur de Sœur Fessue⁴⁸.

La définition de l'*exemplum* donnée dans la *Typologie des sources du*

⁴⁸ *Ecclesiastes*, ASD, t. V-4, p. 278. Voir V.-L. SAULNIER, *Histoire d'un conte rabelaisien : la nonne surprise et le devoir du silence*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 24, 1962, p. 545-558.

Moyen Age occidental insiste notamment sur la véracité ou l'authenticité, c'est-à-dire que le récit rapporté dans l'*exemplum* est, toutes les fois qu'il est possible, affirmé comme historique, comme s'étant réellement passé⁴⁹. On a vu que l'auteur de l'*Ecclesiastes* évoquait un souvenir d'enfance, et si le boucher concède à son interlocuteur que l'histoire de la nonne est peut-être trop belle pour être vraie (*Sit haec fabula*), il en raconte ensuite une autre dont il a été le témoin oculaire (*Nunc dicam quod his oculis vidi*) et dont l'authenticité sera en quelque sorte confirmée par son interlocuteur. De l'histoire suivante, qui est toute récente (*nuper*), le poissonnier a été à la fois le témoin et l'acteur. Et celle avec laquelle le boucher enchaînera est une *oculata historia*⁵⁰.

Si l'on se tourne vers un ouvrage moins scolaire, mais aussi moins célèbre que les *Colloques*, celui que, sous le titre de *Lingua*, Érasme consacre en 1525 à la plus nocive des maladies de l'âme, la langue débridée, on constate le même souci de convaincre le lecteur de la véracité ou de la vraisemblance des *exempla* empruntés à la vie⁵¹. «Le nombre des exemples, des anecdotes et des citations est ici encore plus abondant qu'habituellement dans ses œuvres», note le plus récent éditeur de la *Lingua*⁵². Qu'il s'agisse de dénoncer l'incontinence verbale, la médisance ou le double langage, Érasme insère des enfilades de toutes les formes d'*exemplum* : «Est-il vraiment nécessaire demander aux historiens anciens des exemples de ce mal, alors que toute la vie des mortels en offre à foison?»⁵³. Plus loin : «Je n'hésite pas ici à emprunter aux fabulistes quelque chose qui concorde avec les Saintes Écritures»⁵⁴. Les sources les plus difficiles à identifier sont évidemment celles des anecdotes empruntées à l'histoire proche. D'où, par exemple, Érasme tire-t-il ou de qui tient-il ce qu'il sait de la vengeance du roi d'Angleterre Henri VII, dont un astrologue avait prédit la mort dans l'année? «Dis-moi donc où tu seras à la fête de la Nativité? – On allait fêter Noël. Le mage était embarrassé. Pressé de répondre par le roi, il déclara être incapable de le prédire avec certitude. Alors, lui dit le roi, je suis meil-

⁴⁹ Cl. BREMOND, J. LE GOFF et J.-Cl. SCHMITT, *L'exemplum*, Turnhout, 1982, p. 37.

⁵⁰ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 525.

⁵¹ *Quod dicam accidit apud Anglos Londoni, in aedibus in quibus tum agebam... Referam fabulam quam audivi Lutetiae, quum illic agerem, an veram nescio, certe verisimilem... Referam quod ipse vidi in Italiam...* : voir *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 76, p. 81, p. 159.

⁵² *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 13. Voir aussi M. BATAILLON, *Érasme conteur. Folklore et invention narrative*, dans *Mélanges Pierre Le Gentil*, Paris, 1973, p. 85-104.

⁵³ *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 80.

⁵⁴ *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 138.

leur devin que toi, car je sais que tu seras à la Tour – c'est le nom de la forteresse dominant Londres, dans laquelle sont gardés ceux qui veulent être en sécurité. Et le roi d'ordonner qu'on y conduisît sur-le-champ l'astrologue»⁵⁵. On peut penser qu'il a entendu cette histoire en Angleterre, comme on peut imaginer qu'un de ses nombreux correspondants polonais lui a rapporté l'anecdote relative au roi de Pologne Jean-Albert Olbracht, victime, lui, d'un médisant : «Je préfère qu'un seul médise de moi auprès de tous que tous auprès d'un seul»⁵⁶.

Si Érasme recommande à ses lecteurs de ne pas hésiter à puiser des *exempla* dans les chroniques en langue vulgaire, le mépris qu'il affiche pour les langues vernaculaires interdit de penser qu'il a perdu son temps à lire et à dépouiller ces sources-là. Je crois plutôt qu'il écoute volontiers les anecdotes et qu'il les confie à sa mémoire pour les replacer au bon moment ou au bon endroit. Quand elle est bonne, c'est-à-dire quand il y a une leçon à tirer, une histoire peut même servir plusieurs fois. Ainsi – nous l'avons vue – celle de la nonne surprise ou encore celle de ce chrétien inculte qui refusa obstinément de discuter avec le Diable : «Interrogé par lui sur ce qu'il croyait, il répondit en un mot : Ce que croit l'Église. Interrogé ensuite sur ce que croyait l'Église, il dit : ce que je crois. Mais, toi, que crois-tu? Ce que croit l'Église? Et l'Église? Ce que je crois. Vaincu, le tentateur s'éloigna de cet homme qui n'avait pas été formé à la dispute, mais qui restait inébranlable dans sa foi simple»⁵⁷.

Érasme ne répugne pas non plus à transformer en *exempla* ses expériences personnelles. Ainsi dans la *Lingua*, à propos de la critique acerbe, il se souvient de ses démêlés avec un franciscain, en précisant bien qu'il ne s'agit pas d'une histoire inventée (*mihi compertissimum*), et qu'elle est destinée à faire rire, plutôt qu'à maudire⁵⁸. Lorsque, dans le colloque *Ichthyophagie*, Érasme veut illustrer l'extravagance des jugements humains, ce sont ses propres mésaventures que narrent ses personnages, mais présentées comme étant arrivées à d'autres. Même si Érasme brouille les pistes, on ne peut pas douter de la réalité de ces faits-là, qui sont également rapportés dans sa correspondance⁵⁹.

Il importe toutefois de faire preuve d'une grande prudence avant de se

⁵⁵ *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 80.

⁵⁶ *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 165.

⁵⁷ *De praeparatione ad mortem*, ASD, t. V-1, p. 384-385. Cfr P. S. ALLEN, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, t. X, p. 316 (n° 2878).

⁵⁸ *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 122-123.

⁵⁹ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 529-531.

prononcer sur le réalisme d'Érasme, car l'humaniste n'a pas son pareil pour présenter comme une réalité ce qui n'est en fait qu'une pseudo-réalité, comme en témoigne la plus belle page sans doute de sa déclamation sur le mépris du monde (*De contemptu mundi*), celle où il décrit la grandeur morale et religieuse d'une jeune fille qui, malgré les remontrances de sa famille et de ses amis, veut se faire religieuse. Il ne manque pas d'y peindre les réactions de chacun; il insiste sur la réalité de la scène; il a assisté à l'entretien, il a vu de ses propres yeux les larmes et le reste, et il a admiré la force de la vocation : « J'ai envie de rappeler ici – j'espère n'ennuyer personne – le déplorable dîner qui fut pour cette excellente jeune fille, Marguerite, que j'ai toujours chérie comme une sœur, le dernier qu'elle prit avec ses parents. J'y étais moi-même, et avec moi plusieurs personnes que la jeune fille s'était ingéniée à rassembler là afin de l'assister dans son plaidoyer auprès de son père, que depuis six ans elle suppliait en vain de la laisser entrer au couvent. Elle avait déjà réussi à convaincre sa mère; et d'ailleurs les difficultés faites de l'un et l'autre côté ne venaient pas de mauvaises raisons. Tous deux sont facilement les premiers parmi les leurs, tant par le rang que par l'apparence; leur mérite est tel que – chose rare pour des gens heureux – il ne se trouve personne pour ne pas les aimer et faire leur éloge; mais ils adorent tant les enfants que leur amour pour eux a quelque chose de passionnel. Nous entreprîmes donc d'intervenir avec instance auprès du père. Que dire de plus? Le respect humain, un sentiment de piété pour sa fille, notre acharnement concoururent à emporter son accord. On assista alors à une scène bien attristante. Le père, étreignant sa fille et la couvrant de baisers, se mit à pleurer comme s'il devait dans l'instant la mettre au tombeau. La mère défaille et s'évanouit de douleur. Son jeune frère – son seul frère – et sa cousine, son aînée, l'un par la faiblesse de l'âge, l'autre par celle du sexe, ajoutent aux larmes des cris déchirants en embrassant tous deux leur sœur commune : par ces larmes, disent-ils, parce que peut l'amour d'un frère et d'une sœur, nous te supplions de ne pas nous abandonner à notre malheur, de ne pas nous perdre tous les deux à la fois. Ses amis pleurent silencieusement, ou la supplient, ou cherchent à la convaincre, ou éclatent en imprécations; personne ne garde les yeux secs. Quant à nous, qui étions venus en avocats de la jeune fille, bouleversés par les lamentations et les pleurs de tous, et surtout par les larmes du père, qui coulaient des yeux de cet homme sévère comme à un enfant, nous nous mettons à pleurer à notre tour, faisant à notre grande honte cette expérience nouvelle. Nous en venions à regretter d'avoir déclenché une telle scène. Comment réagirait à tout cela une petite jeune fille dont son sexe, son âge et sa nature faisaient un être faible et que son éducation avait rendue délicate? Paul lui-même, au moment de l'adieu, montre qu'il est

sinon ébranlé, du moins ému par les larmes de ses frères, disant : "Que faites-vous là à pleurer et à me remuer le cœur?". Mais, elle, malgré son grand amour filial, reste les yeux secs et le visage serein; câlinant son père, elle lui assure qu'il n'a aucune raison de se torturer. Il ferait mieux de se réjouir : il ne va pas perdre une fille, mais gagner quelqu'un qui priera pour lui. Elle cherche aussi, de tout son zèle, à calmer l'esprit égaré de sa mère par des prières et des conseils, comme les autres l'ont fait par des baisers. En vain, car le dîner se prolongea tard dans la nuit avec des sanglots, des larmes et des plaintes – seule Marguerite resta joyeuse»⁶⁰.

Érasme fait vraiment tout pour rendre l'impression de réalité vécue aussi forte que possible. À propos de cette scène, en marge des deux premières éditions, on lit même : *Haec adhuc vidi Leidis nisi quod aliud nomen studio positum est*. Cette jeune fille dont il a changé le nom vit encore : on n'a qu'à chercher à Leyde. Mais comment la trouvera-t-on jamais? Comme le fait remarquer S. Dresden, l'information précise qui, pour ainsi dire, fournit au lecteur contemporain l'occasion de se renseigner et de vérifier les paroles de l'auteur donne l'image d'une pseudo-réalité et renforce par là-même le caractère irréel et fictif de ce qui est présenté comme une description de la réalité. Si l'on n'oserait jurer que l'humaniste n'a jamais assisté à une scène pareille, on ne s'égarerait probablement pas en disant qu'il se souvient plutôt de ce qu'il a lu dans la littérature monastique et les lettres de saint Jérôme⁶¹.

Érasme, on ne peut en douter, a fait ce qu'il recommande dans le *De copia* : il a lu au moins une fois toute la littérature ancienne, mais également chrétienne, en particulier les Pères et même les lettres monastiques. Il est nourri de tous ces textes; il y puise des *exempla*, il se les approprie, il les paraphrase, il les grandit ou les resserre selon sa fantaisie, renouvelant presque toujours ce qu'il a lu. Ainsi, alors qu'il se contente dans les *Adages* de citer le passage de Lactance relatif au «Sacrifice de Lindos», il donne, dans la *Lingua*, sa propre version de cette *historia*, en s'excusant presque de raconter ce scandaleux festin fait par Hercule aux dépens d'un pauvre laboureur, *sive quia fabulosum est quod narrant sive quia factum, si modo factum est*⁶². Et lorsque, dans un de ses *Colloques*, il illustre le thème de «la patience nécessaire dans le mariage» par l'anecdote de «la femme sauvage», il dépouille ce conte folklorique connu de tout pittoresque ou fantas-

⁶⁰ *De contemptu mundi*, ASD, t. V-1, p. 78-79. La traduction française est de Michel Dubuisson, professeur à l'Université de Liège.

⁶¹ *De contemptu mundi*, ASD, t. V-1, p. 14-15.

⁶² *Lingua*, ASD, t. IV-1A, p. 166. Voir *supra*, p. 536.

tique pour en faire un *exemplum* moral édifiant⁶³. Tantôt *l'exemplum* tient chez lui en un mot⁶⁴; tantôt il consiste en un long collage; tantôt Érasme enfile les *exempla* comme des perles sans se soucier de leur provenance; tantôt en les empruntant soit exclusivement aux anciens, comme dans le modèle de lettre de consolation de son *De conscribendis epistolis*⁶⁵, soit à l'histoire proche ou à sa propre histoire, comme dans *Ichthyophagie* ou dans *Amicitia*, où, par la bouche d'Éphorin, il évoque sans doute des souvenirs personnels :

«ÉPHORIN. Moi-même, quand j'avais à peu près huit ans, je connaissais un gamin de mon âge, ou peut-être légèrement plus vieux, d'une vantardise si prodigieuse que toute occasion lui était bonne pour forger impromptu des monstruosité. Une femme venait-elle à passer? "Tu la vois, celle-là? me demandait-il. – Oui. – J'ai couché une dizaine de fois avec elle". Un jour où nous franchissions un petit pont étroit à côté d'un moulin, il remarque que je frissonne au spectacle de cette eau noire de profondeur. "Récemment je suis tombé dans cette eau, fait-il. – Que dis-tu? – J'y ai trouvé le cadavre d'un homme qui avait à la ceinture une bourse contenant trois bagues". Comme il ne cessait de mentir, j'ai conçu, à son endroit non moins de dégoût que pour une vipère, sans motif bien défini, puisque d'autres s'amusaient à de telles forfanteries, mais seulement par une mystérieuse tendance naturelle. Et il ne s'agissait pas d'un mouvement passager; aujourd'hui encore j'ai spontanément une telle horreur pour les hâbleurs qu'à leur vue je souffre d'un ébranlement de tout le corps. Homère indique une semblable disposition chez Achille lorsque ce héros déclare que les menteurs lui sont aussi odieux que les portes de l'enfer elles-mêmes. [...]

JEAN. Je ne vois pas encore le but auquel tend se discours.

ÉPHORIN. Je vais te l'expliquer en peu de mots. [...] Il faut [...] se soustraire à la compagnie des gens dont le caractère ne convient pas au nôtre, et ne se lier qu'avec ceux pour qui on est pris d'une affection intuitive.

JEAN. À ce compte-là il y aurait peu d'amis.

⁶³ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 307-309 : «[...] atque ita discedam ab exemplis». Sur cette histoire, voir J.-Cl. MARGOLIN, *Érasme et la «femme sauvage»*, dans *Recherches érasmiennes*, Genève, Droz, 1969, p. 98-127.

⁶⁴ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 234 : «Nam qui brevitati studebit, huic satis erit exemplum seu notum verbo significasse»; p. 244 : «Nam aliquando verbo notatur».

⁶⁵ *De conscribendis epistolis*, ASD, t. I-2, 435-440. Voir J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 1032.

ÉPHORIN. La charité chrétienne s'étend au monde entier, mais l'intimité doit être réservée à un petit nombre»⁶⁶.

Une étude exhaustive de l'*exemplum* chez Érasme ne devrait pas ignorer ses lettres, qu'il conviendrait de relire à la lumière de son *De conscribendis epistolis*, où, à propos des deux premières catégories de lettres, l'exhortatoire et la suasoire, il consacre deux véritables excursus à l'invention des arguments⁶⁷. Plutôt que de revenir sur le *De contemptu mundi* et les innombrables *exempla* qu'un certain Thierry de Harlem, s'adressant par lettre à son neveu Jodocus, y utilise pour l'exhorter à préférer au faux bonheur du monde la félicité réelle que donne la vie monastique⁶⁸, j'ai feuilleté la correspondance d'Érasme. Est-il besoin de dire que l'*exemplum* y est fréquemment utilisé, quel que soit le genre de la lettre? Ainsi, recommandant un de ses protégés à l'évêque de Trente, Érasme lui raconte une anecdote (*fabulam*) relative à Philippe de Macédoine qu'il vient de lire dans Sénèque et il termine son récit (*narrationem*) par quelques réflexions (*sententias*) intercalées par l'auteur du *De beneficiis* (IV, 37). Dans une lettre du même jour, c'est encore à cet ouvrage (III, 27) qu'il emprunte une histoire (*fabulam*) destinée à convaincre un ministre du roi Ferdinand de lui obtenir la faveur de son prince⁶⁹. Mais, «au lieu des exemples des anciens, qui sont innombrables», c'est l'histoire de Thomas Becket qu'Érasme propose à François Ier pour le persuader que «la mort réalise souvent ce que la vie n'a pu réaliser»⁷⁰. Et lorsqu'il s'agit de convaincre ceux qui étudient les lettres sacrées que l'imagination et la conviction, quand elles se sont installées à l'avance dans l'esprit, aveuglent même les érudits, c'est à trois histoires (*fabulas*) vécues qu'il a recours –

⁶⁶ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 709. Traduction de Ph. WOLFF, *Érasme. Colloques*, t. II, p. 361-362.

⁶⁷ J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 1022-1024.

⁶⁸ Voir J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 943 et la fin du récit – évoqué plus haut – du dernier repas de Marguerite avec ses parents : «At tibi [...] plane persuadere volumus. O si optando assequi liceret, ut sicut sub aspectu tuos hae venturae sunt litterae, ita in animum tuum animi nostri transfundantur affectus! Id est : ut tu sic afficiare legens, quomodo ego scribens afficior» (*De contemptu mundi*, ASD, t. V-1, p. 79).

⁶⁹ P. S. ALLEN, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, t. VI, p. 308 et p. 312 (n° 1689 et n° 1690).

⁷⁰ P. S. ALLEN, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, t. V, p. 358-359 (n° 1400).

dont l'une anonyme, s'excuse-t-il. Je ne citerai que la deuxième, qui commence par l'éloge du personnage, conformément à la recommandation du *De copia* : «Un qui joua une farce semblable, ce fut Guillaume Cop, parure immortelle de la ville de Bâle qui enfanta ce héros, ou mieux, de toute notre Allemagne, ornement destiné à ne périr jamais; voilà la chance de la France, qui profite d'un tel homme depuis tant d'années déjà – et puisse-t-elle en profiter aussi longtemps que possible – honneur de la cour royale au sein de laquelle, auprès d'un prince qui est sans nul doute le premier de tous les rois, il remplit les fonctions de premier médecin; mieux encore (pour exprimer quelque chose de plus digne de lui), la sauvegarde de tout l'univers, pour l'amour duquel, par ses travaux on ne peut plus savants, il remet en vedette et reconstitue la science salutaire entre toutes, je veux dire la médecine, pour ainsi dire étouffée par l'ignorance de ceux qui en font profession. Voici donc ce que fit cet homme, pourvu non seulement d'une droiture et d'une science sans égales, mais aussi d'une gaieté on ne peut plus charmante dans son allure, mais sans rien qui déconsidérerait jamais un homme de bien. Un jour, au cours d'un dîner autour duquel s'étaient attablés par hasard bon nombre de médecins, on avait apporté un plat rempli de légumes de différentes espèces; il choisit une herbe, très connue aussi du vulgaire, que les Grecs appellent persil, une variété d'ache. "C'est aux médecins, dit-il, qu'il appartient de connaître les formes et les propriétés des herbes, et nous sommes ici bon nombre de médecins. La parole est à qui le peut : quel est le nom de l'herbe que voici?" Personne n'osa se prononcer, parce qu'à ce moment chacun avait la conviction arrêtée qu'il s'agissait de quelque genre de légume rare et exotique, sur lequel interrogeait, avec un air si préoccupé, un si grand homme, jusqu'au moment où, dans un éclat de rire, il trancha lui-même le problème, et où il dit à la servante de cuisine qu'il avait fait venir de répondre à la place des médecins. Cette fille, sans hésiter, donna le nom»⁷¹.

Je m'en voudrais de ne pas revenir une dernière fois aux *Colloques*, recueil d'«entretiens familiers», mais surtout d'histoires vécues, au moyen desquelles Érasme, par la bouche de ses personnages, montre à ses lecteurs, comme dans un miroir, ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire et leur dévoile la manière erronée dont certaines personnes voient les choses (*praepostera iudicia*). Ainsi Phèdre, dans le colloque *L'Enterrement*, raconte les derniers moments – très différents – de deux

⁷¹ P. S. ALLEN, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, t. II, p. 56 (n° 326). Traduction extraite de *La correspondance d'Érasme*, t. II, p. 69-70, Bruxelles, 1974.

de ses relations, comme pour dispenser tous ceux qui l'entendront des visites que, dans le *De praeparatione ad mortem*, Érasme conseille de faire aux mourants, «afin d'observer leur fin et d'apprendre ainsi à éviter leur conduite détestable ou à imiter leur comportement, s'il est pieux et digne d'un saint»⁷². De même, dans le colloque intitulé *Le mariage qui n'en est pas un*, Gabriel narre les épousailles entre une tendre jeune fille et un vieillard syphilitique, prononçant ainsi un violent réquisitoire contre les unions mal assorties. Dans *Le Pèlerinage*, Ogyge évoque les inutiles voyages qu'il a entrepris *religionis ergo*, au grand étonnement de son ami Ménédème qui, comme son nom l'indique, préfère rester chez lui pour s'occuper de «toutes les choses dont les Saintes Écritures lui ordonnent de prendre soin personnellement et non d'en charger les saints». Adolphe, dans *Le naufrage*, fait le récit d'une tempête et du «triste spectacle» donné, sur le navire en détresse, par cette sorte méprisable de gens que «seule l'adversité rend pieux»⁷³.

Les héros des *exempla* proposés dans les *Colloques* sont tantôt les interlocuteurs eux-mêmes, tantôt l'une ou l'autre de leurs connaissances, voire une personnalité illustre⁷⁴. Comme on l'a vu dans les extraits cités plus haut, un des personnages raconte – et parfois commente – une anecdote ou un épisode de sa propre vie, l'autre n'intervenant que pour marquer son étonnement, exprimer un bref jugement ou demander une précision. À moins qu'il n'ait lui-même une aventure à relater, c'est ce comparse qui, le plus souvent, tire la leçon⁷⁵. On aura compris que certains personnages des *Colloques* ont valeur d'exemple. Ainsi les protagonistes du *Convivium religiosum*, le plus théologique sans doute de tous les colloques, qui ne sont pas des moines ou de théologiens, mais des laïcs, des hommes mariés : «Malgré cela, écrit l'auteur, je montre assez bien ce que doit être le repas de tous les chrétiens»⁷⁶. Pour d'autres exemples, vous me permettrez de vous

⁷² *De praeparatione ad mortem*, ASD, t. V-1, p. 390.

⁷³ Sur ces dialogues, voir F. BIERLAIRE, *Érasme et ses Colloques...*, p. 91, p. 99-100, p. 87-89 et p. 67-68.

⁷⁴ Par exemple dans le *Convivium fabulosum : Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 438-449. Voir F. BIERLAIRE, *Érasme et ses Colloques...*, p. 81-83.

⁷⁵ Sur ce sujet, voir J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. II, p. 878-881 et F. BIERLAIRE, *Les Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au XVI^e siècle*, Liège, Paris, 1978, p. 85-90.

⁷⁶ *Colloquia*, ASD, t. I-3, p. 744.

renvoyer aux *Colloques*, cette «comédie aux cent actes divers»⁷⁷ qui, comme la Comédie ancienne, «n'est rien d'autre qu'une représentation de la vie humaine»⁷⁸, *ad vitam instituendam*⁷⁹.

Dans les textes médiévaux, le plus souvent des sermons, la finalité de la pédagogie par l'*exemplum*, nous disent les spécialistes du genre, est à la fois le divertissement, mais aussi la bonne conduite de l'auditeur et finalement son salut éternel. «L'*exemplum*, écrivent-ils⁸⁰, est dominé par le souci des fins dernières de l'homme, c'est un gadget eschatologique.» Je n'oserais pas aller jusque-là à propos de l'*exemplum* chez Érasme, où il est d'abord la principale clé de la *copia*. En ce qui concerne les *Colloques*, je ne peux toutefois pas m'empêcher de noter que la conclusion du recueil, *L'Épicurien*, est une réflexion à deux voix sur les termes extrêmes des biens et que ce dialogue se termine par un *exemplum*, le récit de l'édifiante histoire de Tantale.

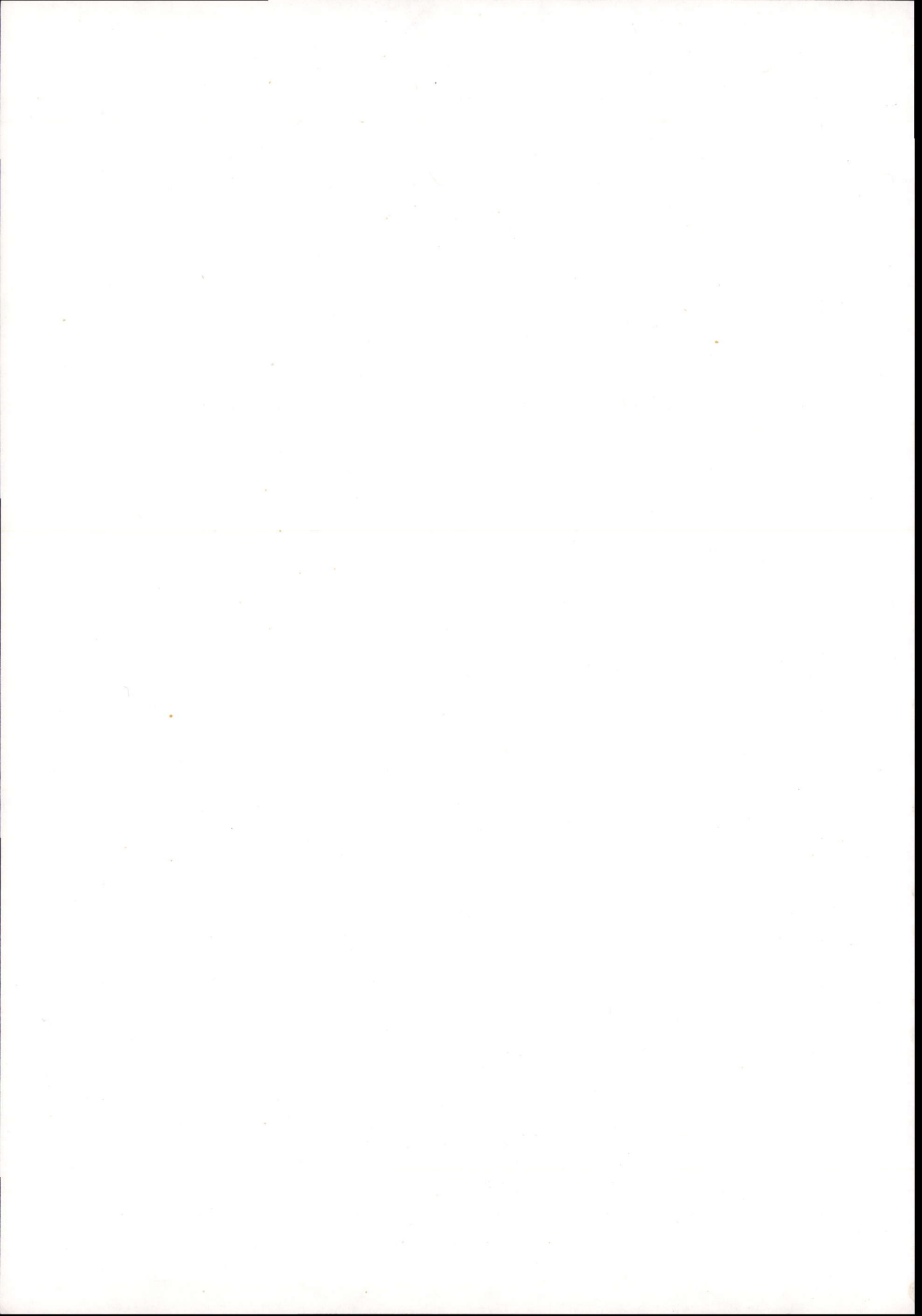
Franz BIERLAIRE

⁷⁷ L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, 1968, p. 286.

⁷⁸ *De copia*, ASD, t. I-6, p. 240. Voir F. BIERLAIRE, *Les Colloques d'Érasme...*, p. 119-120.

⁷⁹ Cette formule figure sur la page de titre de toutes les éditions publiées entre mars 1522 et septembre 1524.

⁸⁰ Cl. BREMOND, J. LE GOFF et J.-Cl. SCHMITT, *L'«exemplum»*, p. 37.



Direction : André VAUCHEZ
Rédaction : Catherine BRICE
Secrétaire aux publications : François-Charles UGINET

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME - PIAZZA FARNESE, 67 - 00186 ROMA

Diffusion en France:

DIFFUSION DE BOCCARD
11 RUE DE MÉDICIS
75006 PARIS

